

Présentation

Est-il encore temps d'éduquer ?

« Je veux que vous paniquiez », nous dit la jeune suédoise Greta Thunberg, qui a décidé de faire la grève de l'école compte tenu de l'irresponsabilité dont font preuve les différents gouvernements du monde quant à la destruction de notre planète, notre unique habitat.

Si l'agitation socio-politique ne cesse de croître ces dernières années, c'est parce qu'elle repose sur d'indéniables articles scientifiques parus dans les plus prestigieuses revues¹. En 2009, l'environnementaliste suédois Johan Rockström et vingt-huit de ses collègues nous informent que nous avons franchi trois des neuf limites planétaires qu'ils proposent d'identifier et de respecter pour que la vie humaine en société demeure possible². Deux ans plus tard, la communauté scientifique, emmenée par le biologiste américain Anthony Barnosky et onze de ses collègues, montre que nous prenons le chemin d'une sixième extinction de masse des espèces – venant à nouveau fragiliser la vie humaine en société (dans la mesure où la coexistence avec les autres vivants nous permet de vivre)³. En 2017, la Française Marion Bador réalise des études prospectives et montre, avec six de ses collègues, que les pics de chaleur pourraient atteindre 55° C dans l'Est de la France en 2100 (dans l'hypothèse d'un réchauffement climatique de +3,7° C par rapport à la période préindustrielle, hypothèse possible à 50 % selon un rapport du GIEC)⁴. En 2018, le chimiste américain Will Steffen et seize des plus prestigieux scientifiques de l'environnement affirment que la Terre est en train de devenir une étuve au sein de laquelle plusieurs régions du monde ne seront plus hospitalières à la vie humaine en société. Selon ces auteurs, la situation est grave : passé + 2° C

-
1. Telles que *Nature*, *Science*, *Nature climate change*, *Proceedings of the National Academy of Sciences*, *Environmental Research Letters*, *Philosophical transaction*, etc.
 2. J. Rockström *et al.*, « A safe operating space for humanity », *Nature*, 461, 2009, p. 472-475. Les trois limites sont : le changement climatique, le taux de perte de la biodiversité et l'altération des cycles bio-géo-chimiques. Cet article a donné lieu à une réactualisation en 2015 avec une nouvelle limite franchie, celle relative aux changements dans l'utilisation des sols : W. Steffen *et al.*, « Planetary boundaries : guiding human development on a changing planet », *Science*, 347, 2015, p. 736-746.
 3. A.D. Barnosky *et al.*, « Has the Earth's sixth mass extinction already arrived ? », *Nature*, 471, 2011, p. 51-57. Voir ensuite le célèbre article de 2012 : A.D. Barnosky *et al.*, « Approaching a state shift in Earth's biosphere », *Nature*, 486, 2012, p. 52-58 ; ainsi que G. Ceballos, P.R. Ehrlich, R. Dirzo, « Biological annihilation via the ongoing sixth mass extinction signaled by vertebrate population losses and declines », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 114, 30, 2017, p. 1-8.
 4. M. Bador *et al.*, « Future summer mega-heatwave and record-breaking temperatures in a warmer France climate », *Environmental Research Letters*, 12, 2017, p. 1-2.

de réchauffement, le système Terre connaîtrait un ensemble d'effets d'emballage pouvant inévitablement conduire à un réchauffement de + 5° C⁵ (rendant la vie humaine en société tout simplement impossible, sauf sur quelques terres sibériennes...). Ces quatre articles ne constituent qu'un tout petit échantillon d'études scientifiques.

Nous avons modifié de façon durable les conditions d'habitabilité de la Terre pour l'ensemble du vivant. Cette altération de nature anthropique du système Terre a un nom : Anthropocène. L'Anthropocène intègre la modification chimique de l'atmosphère et des océans, le réchauffement en cours de la planète, l'altération de la biodiversité et l'effondrement des écosystèmes comme la responsabilité humaine de ces modifications ou encore l'aventure qui est devant nous. Le mot Anthropocène recouvre de vastes territoires, c'est là son intérêt comme sa limite.

Il s'agit là d'un terme qui est actuellement débattu et nous avons affaire à un ensemble de controverses. « Quand l'Anthropocène a-t-il commencé ? », se questionnent les stratigraphes. Est-ce à l'âge de la pierre avec la découverte du feu, avec l'agriculture, la rencontre de l'ancien et du nouveau monde, la révolution industrielle, avec l'explosion de la première bombe atomique ou encore avec l'accélération de la consommation des années 1950 ? « Qui est cet *anthropos* indifférencié au cœur du récit de l'Anthropocène ? », se demandent les philosophes et politistes. En effet, le moins que nous puissions dire est que les humains sont caractérisés par leurs différenciations sociales, culturelles et historiques, et nous ne pouvons pas faire comme si c'était *anthropos* qui en était responsable. Ainsi, le débat fait rage au sein des intellectuels, dont une partie préférerait que nous parlions de Capitalocène. En revanche, au sein des revues scientifiques publiant des travaux des Sciences du système Terre, nous ne trouvons aucun article remettant en question l'altération de nature anthropique de la Biosphère. Cela n'est que le fait d'individus isolés recherchant la lumière des projecteurs médiatiques et se prononçant en dehors de leur champ d'expertise. Ainsi Claude Allègre ou Didier Raoult, qui n'auraient jamais eu voix au chapitre si nos élites journalistiques avaient bénéficié d'une réelle formation scientifique.

La situation est grave et les programmes scolaires peinent à s'adapter et travailler les savoirs géoscientifiques en classe. Il s'agit là d'un véritable mensonge par omission – un des plus grands scandales politiques dans l'histoire de l'aventure humaine. Que se passerait-il si ces savoirs étaient largement travaillés en classe ? Alors les jeunes demanderaient des comptes aux plus anciens, dans le prolongement de ce que nous voyons apparaître au sein des différentes marches pour le climat.

S'il ne nous reste plus qu'une dizaine d'années pour empêcher que notre planète ne devienne une étuve impropre à la vie humaine en société⁶, que faire ? Les anciens

5. W. Steffen *et al.*, « Trajectories of the Earth System in the Anthropocene », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 115, 33, 2018, p. 8252-8259.

6. Il s'agit d'un élément sous-jacent à l'article de W. Steffen *et al.*, « Trajectories of the Earth System in the Anthropocene ». L'ensemble de la planète ne deviendrait pas une étuve en dix ans, mais les processus d'emballage seraient enclenchés (dont la possible disparition de la forêt amazonienne)

peuvent-ils encore oser revendiquer une quelconque transmission ? Éduquer a-t-il encore un sens ? Est-il encore raisonnable d'éduquer ? Les données géoscientifiques de l'Anthropocène charrient avec elles des temporalités politiques de l'urgence venant mettre en cause l'organisation même de l'éducation – supposant d'avoir quelques décennies devant soi. N'est-il pas préférable que les jeunes apprennent seuls à vivre ensemble, libérés du fardeau des générations précédentes dont l'héritage ne semble constitué que de dettes ? Ou est-il encore possible de nous engager ensemble, jeunes et anciens, dans une odysée pour une Terre habitable, comme le propose François Prouteau dans ce numéro ?

Les questions éducatives posées par l'Anthropocène sont abyssales⁷. Nous n'avons pas là une nouvelle thématique à travailler en éducation, mais bien un nouveau paradigme au sein duquel travailler toutes les questions éducatives désormais confrontées à des difficultés sans précédent. C'est à cela qu'ont tenté de travailler les contributeurs de ce dossier thématique.

La contribution de Nathanaël Wallenhorst permet d'entrer dans le sujet de l'Anthropocène, en situant ce concept et en datant ses occurrences. De fait, l'urgence de la situation peut inhiber le travail de la pensée, qu'il s'agit précisément d'investir. D'abord, avec Daniel Curnier, la citoyenneté est approchée au-delà des gestes individuels (des écogestes, notamment), comme devant être marquée par de nouvelles manières de vivre, et de vivre ensemble. Ensuite, avec Christian Arnsperger, la perspective est prolongée vers une « citoyenneté existentielle », qui mobilise les individus vers un déplacement : sortir du développement capitaliste et entrer dans un développement existentiel. Enfin, avec Andreas Weber, il est possible d'aller plus loin encore, en entrant en relation avec le « tout », avec les autres formes de vie. *In fine*, le concept de citoyenneté est étendu bien au-delà de la seule participation – individuelle – aux moments institutionnels, au-delà d'un rôle individuel, dans un engagement dans et pour la vie.

La contribution d'Emmanuel Nal pose d'emblée la question du soin, et de la réciprocité, notamment à partir du *care* défini par Tronto. Cette réflexion s'inscrit fortement dans l'héritage de Heidegger. L'idée d'« être au monde » est interprétée comme une vocation : pas d'être sans monde, d'une part, pas d'être qui ne soit pas voué au monde, « pour » le monde, d'autre part. Nous sommes, conséquemment, en position d'habiter la Terre (et pas seulement d'y être). Selon Heidegger, habiter, c'est *ménager* « toute chose dans son être », ce qui est une indication précieuse en contexte d'Anthropocène. À partir de là, c'est même au-delà de Terre, le Monde qu'il s'agit de prendre en compte, contre une philosophie de la domination (Hegel, Marx). Le monde prend soin de nous en nous abritant, réciproquement, nous sommes en position de prendre soin de lui, c'est-à-dire de « soigner la demeure

sans qu'aucun retour en arrière ne soit possible d'ici plusieurs milliers d'années (N. Wallenhorst, *L'Anthropocène décodé pour les humains et La vérité sur l'Anthropocène*, Paris, Le Pommier, 2019 et 2020).

7. *Éduquer en Anthropocène*, N. Wallenhorst, J.-P. Pierron (dir.), Lormont, Le Bord de l'eau, 2019 ; R. Hétier, *L'humanité contre l'Anthropocène*, Paris, PUF, à paraître en 2021.

qui nous rend à nous-mêmes». Contre le paradigme de la domination (et de l'exploitation), il faut alors penser un certain « retrait », non pas au sens où on peut souhaiter la disparition d'une humanité nuisible, mais au sens où il y a à « laisser s'exprimer l'altérité du vivant ».

La contribution de Melki Slimani, Angela Barthes et Jean-Marc Lange vise à établir les principes d'une éducation au politique qui soit à la hauteur des enjeux de l'Anthropocène. Les auteurs discutent d'abord de la notion d'événement, à partir de Deleuze et Guattari, en tant qu'intensité, excès et potentiel. L'Anthropocène est ainsi abordé comme événement global, à la fois comme plantationocène et capitalocène, et pas seulement comme fait bio-géo-chimique. De fait, cette nouvelle période « géologique » est aussi fortement ancrée dans la vie sociale (les inégalités dans la responsabilité, mais aussi les inégalités que la dégradation des conditions d'habitabilité de la Terre va créer). Ainsi apparaît la nécessité d'une éducation au politique (et pas seulement scientifique). Celle-ci se décline en trois processus d'apprentissage : la littératie, la participation (pour une citoyenneté critique) et la délibération, ces trois processus étant finalement liés par l'expérience vécue, et notamment celle de l'action collective.

La contribution de François Prouteau évoque une « odyssee », en référence à la trajectoire homérique. Un des problèmes que nous rencontrons, en tant qu'humanité, est de ne pas toujours disposer des bons mots, des bons concepts, et finalement des bons récits pour penser et accompagner le changement d'ampleur qui est nécessaire. L'auteur trouve dans la Bible, et plus encore dans l'*Odyssee*, des références susceptibles de nous soutenir. Ainsi, avec Ulysse, il est question de dompter son *hubris*. Il s'agit de penser l'hospitalité à nouveaux frais, et de ne pas se restreindre à la seule dimension environnementale du problème auquel nous sommes confrontés, qui est aussi un problème de droit et de justice. L'enjeu est alors de viser une « transformation de soi en relation à l'autre et à l'environnement ». Le combat des jeunes, notamment, qui peut être soutenu par la figure de Télémaque, est illustré par les initiatives du Manifeste étudiant pour un réveil écologique et par le Campus de la transition. La résilience de notre demeure commune dépend aussi de leur engagement.

La contribution de Jean-Marc Lamarre fait d'abord le lien entre le modèle capitaliste (une croissance et une production illimitées) et le fait de l'Anthropocène, notamment à l'ère du consumérisme mondialisé. La leçon à tirer d'un tel constat est évidemment de pouvoir revenir à un sens des limites, et, si celles-ci ne sont pas imposées d'autorité, à une capacité à l'autolimitation. Mais toute la difficulté est de pouvoir à la fois créer une dynamique positive (et non « punitive ») et de ne pas interférer avec l'aspiration légitime à l'accomplissement, à la « réalisation de soi ». La solution proposée, en éducation, est celle d'une articulation entre l'autolimitation et le « potentiel anthropologique d'illimitation »⁸, à la faveur d'un investissement des résonances offertes par la relation à l'autre et un rapport poétique au monde.

8. C. Arnsperger, D. Bourg, *Écologie intégrale – Pour une société permacirculaire*, Paris, PUF, 2017.

La contribution de Renaud Hétier part d'un constat d'effondrements. L'effondrement de la vie, en Anthropocène, est bien identifié. D'autres effondrements semblent précéder celui-ci : des effondrements spirituels et psychiques. Un lien spirituel au monde permet d'être disponible, réceptif. Or, notre matérialisme tend à combler tous les vides et à empêcher cette disponibilité. Des forces psychiques permettent de se soutenir et de prendre soin. Or, de multiples compensations nous rendent dépendants et nous privent de nos forces. Il s'agit alors de penser une éducation qui rompe avec les conditions actuelles de l'enfance, marquées par une surprotection éducative et une omniprésence des écrans, qui l'une et l'autre séparent du monde et rendent la vie abstraite. Une telle éducation vise conjointement à sentir, à penser et à participer. Elle doit en priorité veiller à enraciner l'enfant dans le monde, dans la vie (sentir le plaisir d'être), de manière à lui donner les forces d'une résistance nécessaire.

Renaud HÉTIER, Nathanaël WALLENHORST

Université catholique de l'Ouest, Angers

